



**Le magicien  
et la machine  
du  
diable**

nouvelle  
fantastique

**LE MAGICIEN  
ET  
LA MACHINE  
DU  
DIABLE**

---

Nouvelle

– Gérard Denamps –

ISBN : 979-10-97000-05-9  
Dépôt SACD n° 000219405

Ce récit est tiré du recueil de nouvelles :  
*"Et si c'était... vrai ?"*  
sous le titre : *"Sary Blazon"*

Il est également disponible en livre AUDIO sur :

[www.denamps.com/livres/Le\\_Magicien  
\\_et\\_la\\_machine\\_du\\_Diable.mp3](http://www.denamps.com/livres/Le_Magicien_et_la_machine_du_Diable.mp3)

[www.audiocite.net/livres-audio-gratuits-  
nouvelles/gerard-denamps-le-magicien-et-la-  
machine-du-diable.html](http://www.audiocite.net/livres-audio-gratuits-nouvelles/gerard-denamps-le-magicien-et-la-machine-du-diable.html)

[www.kobo.com/fr/fr/audiobook/le-magicien-et-  
la-machine-du-diable-1](http://www.kobo.com/fr/fr/audiobook/le-magicien-et-la-machine-du-diable-1)



Photo-montage de couverture : Gérard Denamps

Contact: [gerard.denamps@gmail.com](mailto:gerard.denamps@gmail.com)

## Du même auteur :

### Romans

*L'illusionniste* – (2014)

*Manipulation* – (2015)

*Le Bruit du Silence* – (2015)

*La Roue du Destin* – (2016)

*Les Pigeons sont Éternels* – (2016)

*Les Poussières du Néant* – (2022)

### Récits autobiographiques

*Nordkaap* – (2014)

*Courts-Métrages* – (2019)

*Falbala* – (2021)

### Nouvelles

*Et si c'était... vrai ?* – (2016)

### Essais

*Existons-nous vraiment ?* – (2018)

*Le Machiavélisme de l'Univers* – (2019)

### Livre audio

*Le Magicien et la Machine du Diable* – (2022)

### Roman traduit en anglais

*The illusionist* – (2022)

Tous ces ouvrages sont présentés et téléchargeables en version numérique sur :

[www.denamps.com/livres-denamps.php](http://www.denamps.com/livres-denamps.php)

ainsi que sur : [www.kobo.com](http://www.kobo.com) et [www.amazon.fr](http://www.amazon.fr)

# I

Situé en dehors de la ville, l'hôtel Hostinec Strašidlo n'aurait pas dû retenir mon attention. Il était trop éloigné du petit théâtre où je devais me produire, mais il m'avait semblé si propre, si accueillant et, argument décisif, si raisonnable dans ses exigences tarifaires, que je n'avais pas hésité à en pousser la petite porte vitrée. Et lorsque le réceptionniste, un géant blond qui parlait un peu anglais, m'avait précisé que "Hostinec Strašidlo" signifiait en slovaque "L'Auberge du Revenant" je savais que j'avais fait le bon choix. Le nom du lieu correspondait tellement à l'atmosphère de mon dernier spectacle que j'y vis comme le signe d'un succès certain.

J'étais donc pour une semaine, à Banská Bystrica, charmante petite ville nichée au cœur des Carpates. Ce n'était pas pour y faire du tourisme et encore moins la chasse aux fantômes, mais comme mon agent artistique m'avait programmé une petite série de spectacles à travers la Slovaquie et ses environs, c'était pour raison professionnelle que je sillonnais la contrée avec ma malle et mes accessoires truqués.

La tournée n'était guère rémunératrice, mais elle avait le mérite de me faire découvrir de charmantes petites villes, des habitants sympathiques et des paysages grandioses. Bref, je ne regrettais pas le voyage.

Je ne parlais pas un traître mot de slovaque — à l'exception de "D'akujem" (merci) ou "Dobry večer" (bonsoir), termes que j'adressais chaleureusement à mon public avant que le rideau ne retombe — mais cette pauvreté de vocabulaire ne me gênait pas le moins du monde. Lorsqu'on est, comme moi, prestidigitateur itinérant, la langue n'a aucune importance, seuls comptent le geste et l'illusion.

J'œuvrais donc sur scène seul (j'avais dû me séparer de mon assistante, trop onéreuse) et, dans une ambiance à la fois morbide et vampirique, je faisais apparaître et disparaître des chauves-souris, je jonglais avec des crânes, j'avalais des fémurs, je me volatilais dans des cercueils à double fond, je me métamorphosais en mort-vivant, je léchais des flammes, le tout sur fond sonore macabre et discordant.

J'étais un illusionniste tout à fait moyen, mais l'ambiance particulière de mon spectacle m'assurait un petit succès auprès des petits comme des grands. Et comme ma prestation n'était que visuelle, donc universelle, je pouvais me produire dans n'importe quel pays sans difficulté. J'avais seulement à apprendre à dire "merci" et "au revoir" dans la langue de mon public et le tour était joué.

---

J'aimais mon métier. Exécuter des tours de magie m'avait toujours passionné et ce depuis mon plus jeune âge. Créer une illusion et faire naître la surprise me donnaient un sentiment de supériorité, une impression de puissance éphémère impossible à atteindre dans la vie réelle. J'aimais lire

l'incompréhension totale sur les visages de mon public, l'étonnement, l'émerveillement, l'incrédulité et j'en retirais alors une satisfaction indicible.

Et pour moi qui œuvrais en pleine lumière, les ficelles de mes astuces étaient tellement grosses que je ne comprenais pas que les gens ne les voient pas. Finalement, c'étaient eux les acteurs et moi le spectateur qui m'amusais de leur cécité momentanée.

Pourtant, mon plaisir s'émuossait peu à peu. Avec l'expérience, mes tours me semblaient moins performants et les réactions du public moins vives. Ou peut-être était-ce mon talent qui n'était pas à la hauteur ? Je crois plus simplement que mes tours de passe-passe n'offraient pas une très grande originalité, ils avaient déjà été vus et revus et n'apportaient rien de nouveau à la profession. Bien sûr, je faisais apparaître des chauves-souris et avalais des fémurs, mais d'autres que moi faisaient la même chose avec des lapins ou des colombes et déglutissaient sabres et lames de rasoir avec autant de dextérité. Il n'y avait que l'ambiance qui changeait, pas les ingrédients.

Bref, je rêvais d'un tour exceptionnel, d'un "truc" époustouflant qui allait soulever les foules et me rendre célèbre. Je ne souhaitais pas cela pour l'argent ou la gloire, non, ce que je voulais avant tout était susciter une surprise inégalée, une vague d'étonnement qui allait balayer la planète tout entière, un engouement qui allait reléguer les miracles divins au second plan.

Il ne se passait pas un jour où, m'entraînant seul devant la glace, je ne tentais d'imaginer

quelque illusion inédite. Parfois je m'asseyais à ma table et, esquissant d'improbables machines sur des feuilles de brouillon, je tentais de créer des mécanismes à la fois diaboliques et invisibles, ce qui était d'une impossibilité désespérante. Alors je me décourageais, je jetais mes croquis en boule au fond de ma corbeille — sans les déchirer, car je savais que parfois la nuit je me levais pour les retravailler — et je me consolais avec un alcool local qui me faisait oublier que je n'avais jamais rien créé, rien inventé, et que tous mes tours je les avais bêtement achetés à d'autres...





## II

Quatre représentations avaient été prévues à Banská Bystrica. La première le mardi soir, la seconde le jeudi après-midi (à l'attention d'un groupe de personnes âgées) la troisième le samedi soir et la dernière le dimanche après-midi (ou en matinée, comme on a curieusement l'habitude de le dire dans le monde du spectacle). Je disposais donc d'une totale liberté un jour sur deux ou presque.

La séance du mardi soir s'étant merveilleusement déroulée, j'avais passé la journée du lendemain à déambuler dans la ville, visitant le musée du Soulèvement Slovaque, la rue piétonne, la Tour de l'Horloge, la Barbacane, me réservant les églises et autres curiosités architecturales pour le reste de la semaine.

En fin d'après-midi je montai dans ma chambre pour m'exercer un peu (car je craignais toujours que mes gestes perdent en souplesse et en précision), à la suite de quoi je descendis dans la salle commune pour dîner.

Et c'est là que les choses se compliquèrent...

---

J'en étais à la fin de mon repas composé essentiellement de bière locale et de bryndzové halušky, délicieuses quenelles de pommes de terre au fromage de brebis et au bacon, lorsqu'un drôle d'individu s'approcha de ma table. Il était vêtu d'une

sorte de redingote passée de mode et d'un petit chapeau noir, et lorsqu'il souleva son couvre-chef pour me saluer poliment, il découvrit une tignasse toute blanche et ébouriffée comme s'il sortait du lit. Il m'observa un court instant à travers de fines lunettes qui me rappelèrent les bésicles de nos aïeux. Bref, il avait tout du revenant et il collait tellement au cadre de l'hôtel que je me demandai si par hasard ce n'était pas lui, le fantôme qui avait donné son nom à l'établissement...

— Bonsoir cher monsieur, prononça-t-il avec soin en détachant chaque syllabe, puis-je prendre place ? J'aimerais deviser quelques instants en votre aimable compagnie.

Il avait un léger accent slave mais son français était impeccable. D'un signe de tête je lui proposai la chaise face à moi. Il posa délicatement son chapeau sur la table et, tirant le siège à lui, il me répondit :

— Merci, vous êtes très aimable. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? Ici ils servent une excellente slivovic, l'alcool de prunes du pays. Vous y avez déjà goûté ?

Et comme je lui indiquai que non, il se tourna vers le serveur et commanda deux petits verres d'un ton autoritaire.

— Savez-vous, reprit l'homme, que j'ai vu votre spectacle ? Je dois dire que j'ai beaucoup apprécié. Vous avez une façon de ridiculiser la Mort qui m'a beaucoup intéressé. J'ai aimé à ravir l'instant où vous vous enfermez dans le cercueil et où le couvercle en se soulevant révèle que vous avez disparu ! Quel joli pied de nez à la Camarde !

L'homme s'exprimait dans un français suranné mais l'écouter était agréable. J'avais la sensation de me replonger dans mes anciens manuels scolaires ou de lire de vieux auteurs. Et se faire complimenter est, de toute façon, une musique toujours douce à l'oreille.

— Moi aussi, finit-il par m'avouer en chauffant son verre d'alcool entre ses paumes serrées, moi aussi je tente de défier la Mort. Mais je ne possède ni votre humour ni votre talent de comédien, je suis bien plus austère.

Je me demandais où il voulait en venir mais je n'osais le questionner. C'était le genre de bonhomme qui parlait à son rythme et ne livrait les choses qu'au moment où il le décidait.

— Ici on m'appelle Starý Blázon, me précisa-t-il. Je vis dans un château (du moins ce qu'il en reste) sur les hauteurs que vous apercevez depuis votre fenêtre. Je préfère m'isoler un peu car les expériences que je fais nécessitent le plus grand calme.

Expériences ? Château ? Défier la Mort ? Tout ceci ne m'inspirait guère confiance. Étais-je tombé sur un vieil original ou sur le représentant de quelque secte morbide ? Semblant lire dans mes pensées, il se mit à éclater de rire :

— En fait, je suis un chercheur ! Un scientifique, diplômé de médecine et de physique moléculaire, et je consacre ce qu'il me reste de vie à tenter d'élucider certains mystères.

Et il me tendit une carte de visite bardée de petits logos et de termes slovaques auxquels, bien sûr, je ne comprenais rien. Ce monsieur semblait

couvert de titres.

Voilà qui ne me rassurait qu'à moitié, car les savants sont parfois pires que les rêveurs, mais je décidai de l'écouter jusqu'au bout. Après tout, allait-il me fournir quelque idée originale pour mon prochain spectacle ? Il frotta ses bésicles sur la manche de sa redingote comme si c'était subitement la chose la plus importante au monde et, redécouvrant ma présence, il reprit le fil de sa pensée :

— Où en étais-je ? Ah oui, voyez-vous jeune homme, je travaille sur l'humain. Je tente par tous les moyens d'améliorer sa condition et je crois être parvenu à quelques résultats. Bien sûr, l'Université et la Faculté m'ont coupé les crédits, mais je persévère. J'ai dû migrer vers les ruines de ce château, là-haut, sans eau ni électricité, mais au moins je n'ai pas de loyer à payer. Le propriétaire considère que ma simple présence fait fuir les rôdeurs et il me tolère en tant que gardien bénévole. C'est tout bénéfique pour lui, bien sûr, mais j'ai ma pension pour subsister. Alors je subsiste.

Je pressentis que le vieillard allait tenter de me soutirer quelque aumône mais il n'en fut rien. L'argent semblait le dernier de ses soucis. Piqué par la curiosité, je ne pus m'empêcher de demander :

— Sans eau ni électricité ? Mais comment menez-vous vos expériences si ce n'est pas indiscret ?

— Pour l'eau, j'ai un puits. Et un seau. Quant à l'électricité, hé bien je la fabrique moi-même.

— Vous-même ? Vous voulez dire que vous avez installé une roue à aubes dans un torrent ? Ou une petite éolienne ?

— Pas du tout mon cher, pas du tout. Les soirs d'orage je capte la foudre et la conserve dans des cuves de mon invention.

Ou bien ce type se moquait de moi ou bien il était un génie. Cela me fit penser à l'histoire de Frankenstein où, pour redonner vie à son cadavre, le savant devait attendre que la foudre tombe sur son toit. De plus, comment pouvait-on conserver la foudre dans une cuve ?

— Vous voulez dire, demandai-je, que vous avez créé des espèces de batteries ?

— En quelque sorte, oui. Mes cuves sont remplies d'acide sulfurique et, grâce à un mélange de mon invention, je peux conserver le courant électrique sans aucune perte.

Et il ajouta, l'œil malicieux :

— Vous savez, la précarité rend ingénieux. Dans les laboratoires modernes ils ont tout ce qu'ils veulent, des ordinateurs, des appareils de mesure dernier cri, des outils ultrasophistiqués, alors ils ne font plus fonctionner leurs méninges. Mais lorsqu'on n'a rien de tout cela, je puis vous certifier que les neurones sont mis à rude épreuve.

L'homme avait raison et je sentis ma culpabilité monter d'un cran. Moi-même avais cédé à la facilité en achetant mes tours et mes trucages. Je n'avais jamais fait l'effort de créer la moindre illusion. Peut-être sans le sou aurais-je été contraint de fabriquer mes propres accessoires et aurais-je obtenu des résultats bien meilleurs ? Mentalement, je me promis de m'y consacrer dès mon retour en France.

— Comme vous le savez, continua-t-il, beaucoup de découvertes importantes sont dues au ha-

sard. Or les choses sont maintenant tellement programmées, ficelées, planifiées, que le hasard n'y a plus sa place. C'est dire qu'aujourd'hui la pénicilline n'aurait plus la moindre chance d'être découverte, vous rendez-vous compte ? Moi-même, je travaille dans un foutoir sans nom — excusez-moi pour cet écart de langage — et je peux vous certifier que c'est le meilleur moyen pour stimuler la créativité.

Il avala le reste de son alcool de prune comme s'il s'était agi d'une simple limonade. Je lui demandai, par pure politesse, si je pouvais lui offrir un autre verre mais il refusa énergiquement.

— Non merci, il se fait tard. Mais, en revanche, j'aimerais vous faire visiter ma modeste installation. Je suis certain que ma dernière invention va intéresser le roi de l'illusion que vous êtes. Me ferrez-vous l'honneur d'une visite de courtoisie ?

Surpris par l'invite je ne sus que répondre. J'étais partagé entre une curiosité démesurée et une inquiétude tout à fait légitime. Étais-je en présence d'un génie méconnu ou d'un pur filou ? Sentant mon hésitation il insista :

— Je comprends votre méfiance, moi-même je me suis méfié de moi la première fois que je me suis rencontré, mais je vous assure que vous ne risquez rien. Et croyez-moi, vous ne serez pas déçu du voyage.

Ce type était complètement cinglé. Que voulait-il dire par "la première fois que je me suis rencontré" ? Était-ce juste une façon de parler ou bien souffrait-il d'un dédoublement de personnalité ? J'étais vraiment inquiet. Mais, subitement, ma

décision fut prise : j'irai le voir dans son château ! Un tel individu ne pouvait m'apporter que des idées neuves — pour ne pas dire délirantes — et j'espérais bien me laisser contaminer par son originalité. (De plus, si je décidais ne pas y aller rien ne m'arriverait et l'histoire s'arrêterait là. Alors je n'avais pas le choix).

— Avez-vous une auto ? demanda-t-il.

— Bien sûr, j'ai un petit van pour transporter mon matériel de scène.

Il sembla réfléchir un instant et me demanda encore :

— Quand sont vos prochaines représentations ?

— Hé bien demain en début d'après-midi, puis samedi soir et dimanche.

— Et à quelle heure se termine votre spectacle de demain ?

— Tout dépend du nombre de rappels, de la durée des ovations et de la quantité d'autographes à signer... Non, je plaisante ! En fait, vers 16 heures je devrais en avoir terminé, rhabillé et démaquillé.

— Hé bien c'est parfait. Je vous attends à 17 heures pour le thé...

Après m'avoir expliqué en détail comment se rendre à son château, il prit congé. Je fus surpris d'entendre le bruit d'un moteur qui démarrait, tant il me paraissait inconcevable qu'un tel individu pût conduire une voiture. Je l'aurais volontiers imaginé en calèche ou même à cheval. Je me levai aussitôt pour voir son véhicule mais lorsque que je tirai le petit rideau de la fenêtre, il avait déjà disparu dans la nuit.

Voyant que le serveur me regardait d'un œil amusé, je crus bon de hausser les épaules et expliquer :

— Ce personnage est vraiment étrange. Je ne sais pas qui il est réellement mais en tout cas il m'a fait passer une bonne soirée.

Le garçon eut l'air surpris.

— Mais... de qui parlez-vous ?

Ce fut mon tour d'être surpris. Ce serveur était-il aveugle ou idiot ?

— Je parle de ce monsieur en redingote qui était assis là, à ma table. Nous avons bu une slivovic chacun.

Mais l'autre me regarda avec consternation :

— Je suis désolé, monsieur, mais il n'y avait personne à votre table. Vous êtes resté seul durant tout le dîner.

Je ne comprenais pas. Se moquait-il de moi ?

— Mais enfin, insistai-je, il y avait bien un homme assis à cette table. D'ailleurs, son verre est encore...

Je m'arrêtai, pétrifié. Il n'y avait que mon propre verre sur la petite nappe à carreaux ! Je commençais à me sentir mal. Mes jambes devenaient toutes molles et je dus m'asseoir. Avais-je été victime d'une hallucination ?

Débarrassant mon couvert et essuyant prestement ma table, le garçon murmura alors :

— C'est encore lui, j'en suis sûr !

— Qui ça, lui ?

— Qui ? Mais avez-vous oublié où vous êtes ? Hostinec Strašidlo, l'auberge du revenant, ça ne vous dit rien ?



— L'auberge du... balbutiai-je, incapable de terminer ma phrase.

— Bien sûr, vous êtes chez lui ! Et comme c'est un revenant, il revient... pour se distraire...

Je me pris la tête entre les mains. Moi qui à travers mes spectacles avais tourné en dérision le monde du surnaturel, je me mis à regretter mon insolence. Les morts revenaient-ils pour se venger ?

Soudain, le serveur éclata de rire et me tendit le petit verre qu'il avait dissimulé dans sa manche :

— Tenez, voici le verre de votre fantôme ! Excusez-moi mais c'est une blague que je fais chaque fois que Droboslav vient boire un coup ici. Il est tellement bizarre que je fais ensuite croire aux touristes qu'il n'est jamais venu, et ça marche à tous les coups !

Je relevai la tête, à la fois furieux d'être tombé dans le panneau et soulagé que ça ne soit qu'une plaisanterie. J'hésitai entre la colère et le rire. Finalement j'optai pour le sourire complice de celui qui n'y avait cru qu'à moitié. J'étais un professionnel de la supercherie après tout. On ne me la fait pas !

Préférant changer de sujet de conversation, je demandai :

— Comment avez-vous appelé ce monsieur ? Droboslav ?

— Oui, c'est son prénom.

— Ah bon, dis-je, mais il m'a dit s'appeler Starý Blázon. Ce n'est pas son vrai nom ?

Le garçon éclata encore de rire. Qu'avais-je dit de si drôle ? Étais-je encore tombé dans un quelconque panneau ?

— Désolé, je ne devrais pas me moquer, mais c'est la façon dont vous avez prononcé Starý Blázon qui m'a fait rire. Vous savez ce que ça veut dire en slovaque ?

— Non, pas la moindre idée...

— Hé bien Starý Blázon signifie... le Vieux Fou !



### III

En arrivant au château du "vieux fou", le lendemain soir à 17 heures pile, je remarquai deux choses. D'une part, comme il me l'avait dit, les lignes électriques n'allaient pas au-delà du dernier village en contrebas; et d'autre part, cette demeure médiévale ressemblait plus à un tas de ruines qu'à un château digne de ce nom. C'était lugubre.

Je laissai ma voiture, n'osant pas lui faire franchir cette sorte de plateforme vermoulue qui avait dû être autrefois un robuste pont-levis. Même à pied je n'étais pas très rassuré et me tenais fermement à une grosse chaîne placée là avec sagesse. Ayant surmonté l'épreuve avec succès, j'hésitais entre un tas de pierres couvert d'orties et un tas de pierres couvert de ronces, lorsque mon hôte, qui avait dû m'entendre arriver, me héla depuis une petite ouverture pratiquée dans un pan de mur.

— Par ici, jeune homme, par ici. Et ne tombez pas dans les douves ! Elles sont asséchées depuis longtemps mais vous risqueriez de vous blesser.

Prudemment je m'engageai sur l'étroit passage qui surplombait les fossés, espérant que cette épreuve serait la dernière de la soirée. Mais l'idée de devoir les affronter à nouveau à l'issue de ma visite — et peut-être dans l'obscurité naissante — ne m'enchantait pas vraiment.

Bref, je tachai de faire bonne figure afin de ne pas vexer le locataire des lieux. Souriant de toutes

ses dents, dont deux semblaient en argent, le bonhomme avait l'air réellement heureux de me voir. Peut-être s'attendait-il à une défection de ma part ? J'imagine qu'il devait inviter tous les touristes de passage mais qu'aucun ne donnait suite, un peu effrayé par le personnage et par le lieu. Il est évident que si j'avais dû réaliser un film d'épouvante, c'est ici que je serais venu en priorité.

Il ne portait plus ni chapeau ni redingote, mais une grande blouse blanchâtre aux poignets passablement élimés. Avec ses bésicles et ses cheveux ébouriffés, il avait vraiment l'allure du savant un peu dérangé tel qu'on en voit dans les bandes dessinées, et je me demandai si, pour mon prochain spectacle, je ne devrais pas plutôt rechercher ce type de déguisement. Comme je l'avais pressenti, cette petite visite allait m'apporter une foule d'idées nouvelles.

Après avoir descendu quelques marches aux contours dangereusement polis, il me fit pénétrer dans une large salle, digne des décors de chevalerie : une immense table de bois épais, des sièges aux dossiers richement sculptés et, oscillant légèrement au gré des courants d'air, un lustre gigantesque dominait le tout.

— On se croirait au Moyen-âge, m'exclamai-je, admiratif.

— Oui, c'est moi qui ai tout rénové. Comme vous pouvez le constater, la partie supérieure de la bâtisse est en ruine, mais le sous-sol est intact. Bien sûr, on manque d'un peu de luminosité, mais on s'y fait.

J'en fus surpris car j'avais l'impression, au con-

traire de voir le jour affluer par de larges meurtrières. Il perçut mon étonnement et m'expliqua :

— Par un jeu de miroirs, je capte la lumière solaire et la reflète ici-même. C'est gratuit et très efficace.

Je songeai que nombre d'architectes feraient bien de s'inspirer de tant d'ingéniosité à moindre coût. Mais déjà il enchaînait :

— Dans cette salle, vous êtes en plein 13<sup>ème</sup> siècle, mais vous verrez que dans la salle d'à côté vous allez bondir en plein 22<sup>ème</sup>. Venez, venez, suivez-moi.

— Vous voulez dire en plein 21<sup>ème</sup>, le corrigeai-je poliment.

— Non, j'ai bien dit 22<sup>ème</sup>, car certaines choses que vous verrez ici n'appartiennent pas encore au présent. Du moins à "votre" présent.

Effectivement, je me retrouvai subitement en plein décor futuriste : des machines, des tuyaux, des systèmes de soufflerie et de refroidissement, des pompes, des cadrans et même un petit ordinateur portable — ridiculement étriqué au milieu de cette machinerie — avec sur son écran le logo Windows. Je n'en croyais pas mes yeux. Je ne savais plus si j'étais dans un sous-marin nucléaire ou dans un vaisseau spatial. Le "vieux fou" avait raison : on était passé du Moyen-âge au futur le plus absolu...

— Regardez bien ces deux énormes caissons, m'ordonna-t-il. Tout à l'heure je vous expliquerai leur raison d'être. Vous allez être enchanté !

Enchanté je l'étais déjà et je me demandai comment il allait pouvoir me surprendre davantage.

— Et tout ceci fonctionne à l'électricité ? questionnai-je, incrédule.

— Bien sûr jeune homme. Croyez-vous que je pédale ? Nous avons eu un bel orage la semaine dernière et mes cuves sont pleines.

— Et la capacité de vos cuves est suffisante pour faire fonctionner tous ces appareils ?

Me précédant, il m'ouvrit une porte qui donnait sur une cour.

— Absolument. Non seulement je n'ai aucune déperdition électrique mais de plus j'ai inventé une série de petits transformateurs qui me permettent de consommer peu pour utiliser beaucoup. Par exemple mon automobile, que je vous montrerai plus tard, fonctionne avec une simple pile bâton de 1,5 volt. Vous savez, celles que vous mettez dans vos calculatrices.

J'étais sidéré. Si ce qu'il me disait était vrai, je pourrais concevoir des trucages scéniques énormes en les alimentant par une simple pile. Des perspectives infinies s'offraient à moi.

Nous traversâmes la cour et nous retrouvâmes dans une autre salle, totalement différente des deux précédentes.

— Voici ma ménagerie !

En effet, soigneusement rangées le long du mur, des cages renfermaient des couples d'animaux de toutes sortes. J'aperçus des chiens, des chats, des perruches, des singes, des rats, des souris blanches et même un peu plus loin des insectes. Toutes ces bêtes étaient parquées deux par deux et ne semblaient pas manifester la moindre animosité.

— Des animaux de laboratoire, m'écriai-je. J'espère que vous ne les faites pas souffrir au moins !

Droboslav se mit à rire.

— Mais pas du tout ! Ils sont le fruit de mes expériences et je peux vous assurer qu'aucun n'en a souffert. Voyez comme ils semblent sereins.

Effectivement, les animaux étaient d'un calme absolu.

— Ne remarquez-vous rien ? me demanda mon hôte.

Je m'approchai des cages. Non, je ne remarquais rien de particulier. Ou plutôt si : quelque chose m'intriguait mais je ne savais pas dire quoi.

— Vous ne voyez pas ? me demanda-t-il encore. Hé bien venez avec moi au salon, je vais vous tout expliquer devant un thé bien chaud.

---

Son breuvage avait un goût exécrable mais peu important, ce n'était pas l'objet de ma visite. Les révélations qu'il allait me faire accaparaient déjà toute mon attention et j'espérais n'être pas déçu.

— Je ne vais pas vous faire languir davantage, annonça-t-il en reposant sa tasse. Les animaux que vous avez vus se ressemblent fortement, non ?

En y réfléchissant bien, je réalisais que c'était précisément cette ressemblance qui m'avait intrigué en les observant. C'était même plus qu'une ressemblance, c'était de la gémellité.

— Ce sont des paires de jumeaux ? suggérai-je.

— Non mon cher, ils sont plus que jumeaux ! C'est de la copie conforme ! C'est de la duplication

absolue !

— Vous voulez dire...

— Oui ! s'écria-t-il en se redressant de toute sa hauteur, c'est... du clonage intégral !

J'étais abasourdi. Je venais précisément de lire une nouvelle concernant le clonage, "Duplicata" et pour moi ces histoires n'étaient que pure fiction. J'en fis la remarque à mon hôte, qui me rétorqua en se rasseyant :

— Oui, je sais, moi aussi je l'ai lue cette nouvelle puisqu'elle n'est que quelques pages avant celle-ci, mais je puis vous assurer que chez moi il ne s'agit pas de simple clonage d'épiderme. Moi je duplique l'individu en son entier, pas en pièces détachées !

La tête se mit à me tourner. En un éclair je me vis sur scène, faisant apparaître mes clones un à un. Ou bien je disparaissais côté jardin pour surgir instantanément côté cour. Ou bien je m'enfermais dans une caisse cadenassée pour réapparaître assis au milieu des spectateurs. Ou bien, summum du summum, je sortais par les coulisses d'une salle parisienne pour me retrouver devant le public d'un théâtre à Londres ou à New-York. Les possibilités se démultipliaient, je sentais une frénésie me gagner.

— J'ai l'impression, jeune homme, que vous portez le plus vif intérêt à mon procédé. Me trompé-je ?

— Non, non, vous ne vous trompé-je pas, bafouillai-je. C'est passionnant !

Je fus sur le point de lui confier mes projets grandioses et de lui proposer un partenariat juteux,



mais un reste de prudence me retint in extremis. Je voulais quand même vérifier ses dires avant de m'engager d'une quelconque façon. J'allais lui demander une petite démonstration lorsqu'une de ses répliques de la soirée précédente me revint à l'esprit :

— Je crois comprendre, suggèrai-je, ce que vous vouliez dire hier lorsque vous avez prétendu vous être rencontré vous-même. Vous avez créé votre propre clone ?

Il soupira et, comme à regret, il leva vers moi un regard douloureux.

— Hélas oui, j'ai eu cette folie...

— Pourquoi "cette folie" ? Ce doit être une expérience fantastique, non ?

Son regard se perdit un instant dans le vide avant de se fixer étrangement sur moi :

— Tout d'abord, jeune homme, vous devez savoir que, pour une raison que je ne maîtrise pas encore, mes clones ne vivent qu'un temps limité.

Cette désillusion me ramena brutalement à la réalité.

— C'est-à-dire ?

— Leur durée de vie varie selon l'espèce concernée. Par exemple pour un chien j'ai obtenu jusqu'à deux mois. Pour une souris quelques semaines. Pour certains insectes quelques heures. En fait la durée semble proportionnée à l'espérance de vie de l'espèce.

Je n'osai lui demander ce qu'il était advenu de son double mais il me devança.

— Quant à l'homme, dit-il, il semblerait que six mois soient un maximum.

Seulement six mois ! J'en fus profondément déçu car cela remettait en cause tous mes espoirs artistiques. Je ne pouvais pas monter un spectacle pour une durée aussi brève ! A moins, bien sûr, que mon nouvel ami me fournisse des doubles à la pelle...

— Mais savez-vous de quoi ils meurent ? demandai-je, dépité.

— Je l'ignore encore. Tout ce que je puis en dire est qu'ils semblent se consumer de l'intérieur et que leurs souffrances sont insoutenables. Rassurez-vous, je les euthanasie assez rapidement, mais leur fin est loin d'être paisible, croyez-moi.

Il baissa le front, en proie à de pénibles souvenirs, puis il reprit :

— De plus, posséder son propre clone est une expérience tout à fait traumatisante : ce n'est pas votre frère jumeau, ce n'est pas un sosie, c'est réellement vous ! Il a les mêmes souvenirs que vous, il parle comme vous, il a les mêmes pensées que vous, les mêmes réactions... et le pire est qu'il se croit votre égal.

J'étais ému devant la tristesse de ce presque vieillard mais je me refusai à toute sensiblerie. Pourquoi s'apitoyer ainsi sur un vulgaire clone ? Après tout ce n'était pas un véritable être humain, il n'était même pas né. Ce n'était qu'une copie sans âme...

Je ne terminai pas mon thé et jouai distraitemment avec la cuillère. Je devais trouver le moyen de tirer profit d'une telle opportunité. Ce n'était pas tous les jours qu'on tombait sur un farfelu capable de vous reproduire à volonté. Je ne pouvais pas

laisser passer une telle occasion !

— Il commence à faire sombre, constata mon hôte. Je vais allumer les chandeliers.

— Comment, m'étonnai-je, vous n'utilisez pas votre propre électricité, celle que vous stockez dans vos cuves ?

— Non, je préfère l'économiser et la réserver pour mes expériences. Dans la vie courante je m'éclaire à la bougie, et l'hiver je me chauffe au bois.

J'étais surpris par ce mélange de modernisme et de vétusté. J'imaginai que si je lui exposais mes projets et que je lui propose un partage des bénéfices, il n'y serait pas insensible. À son âge, un peu de confort ne pouvait pas nuire...

— Si cela ne vous ennuie pas, demandai-je prudemment, j'aimerais en savoir un peu plus sur votre procédé de clonage.

Il me regarda attentivement, se demandant probablement s'il pouvait me faire confiance et m'ouvrir ses secrets.

— Rassurez-vous, lui dis-je, je ne suis pas un espion ni un concurrent. Je ne suis qu'un modeste magicien qui s'intéresse à toute technique qui sort de l'ordinaire. Vous pouvez avoir confiance. En outre, je vous rappelle que c'est vous qui m'avez invité à visiter votre installation, et non l'inverse. Donc, c'est que vous vouliez m'expliquer les choses, non ?

Mon argument semblait faire mouche, car je le vis s'appuyer sur ses accoudoirs et se pencher vers moi.

— Pour tout avouer, commença-t-il, c'est par accident que j'ai obtenu mon premier clonage. En fait, je travaillais sur une expérience de téléportation, c'est-à-dire le fait de transférer instantanément un corps d'un lieu à un autre sans le déplacer. Par la voie des ondes, en quelque sorte.

— Passionnant !

— Donc, je commence avec un hanneton. Je le place dans le caisson de départ, je déclenche l'opération et... rien ne se passe comme prévu. Le hanneton n'atterrit pas dans le coffret d'arrivée et est toujours sagement à sa place. Je refais mes calculs, je vérifie les branchements et là, boum, je provoque par mégarde un court-circuit. Il y a un grand craquement et je me dis que mon pauvre hanneton doit être grillé. J'ouvre le caisson et constate que non, la bestiole est intacte. Je la range alors dans sa boîte et je n'y pense plus. Le lendemain, en bricolant mon installation, j'ouvre le coffret d'arrivée et, surprise, mon hanneton est là qui tourne en rond... Je l'avais dupliqué sans le vouloir !

— Mais comment êtes-vous sûr que c'est bien le même, et non pas un autre tombé là par hasard ? Ils se ressemblent tous !

— Parce que je l'avais marqué, jeune homme, je suis un scientifique, ne l'oubliez pas.

— Bien sûr. Et ensuite ?

— Ensuite, j'ai compris pourquoi le faux-contact avait eu cet effet bénéfique, j'ai modifié les circuits en conséquence et j'ai multiplié les expériences. Jusqu'à ce jour.

— Et vous avez abandonné la téléportation ?

— Malheureusement oui. Mais j'espère bien y

revenir un jour car duplication et téléportation sont deux phénomènes très proches.

Pour ma part j'estimais que la téléportation eût été bien plus utile pour mes spectacles — car c'est moi-même qu'on aurait retrouvé à l'autre bout de la salle et non mon double — mais je n'allais pas faire le difficile.

— Et puis-je voir la fameuse machine ? demandai-je timidement.

Il hésita un peu mais il dû se souvenir de mon argumentation car il s'écria :

— Mais bien sûr, suivez-moi par ici, s'il vous sied.

Et comment que ça me seyait ! Il se saisit d'un chandelier qu'il alluma aux flammes du précédent et me conduisit en son laboratoire.



## IV

C'était étrange que de voir ce savant complètement anachronique s'éclairer de bougies pour me dévoiler son invention futuriste. La scène était tellement contrastée qu'on l'aurait crue tirée de ces films où le personnage voyage à travers les siècles et se retrouve face à des objets qui ne sont pas de son époque. Sauf que là je ne savais plus dans quel siècle se situait le voyage.

— Au début, expliqua-t-il, les boîtiers de départ et d'arrivée, bricolés par mes soins, avaient la taille d'une boîte à chaussures. Mais, pour utiliser des cobayes de plus en plus gros, je suis passé au stade supérieur avec les deux énormes caissons que vous voyez là. Regardez comme c'est beau. Portes hermétiques, fermetures hydrauliques, acier chromé, hublots renforcés, isolation thermique...

— Mais ils sont magnifiques, on dirait des capsules spatiales. Cela a dû vous coûter une fortune ?

— Non car à l'époque je touchais encore quelques subventions et j'ai donc prétexté je ne sais plus quoi pour les obtenir. Par contre ils étaient vides et c'est moi qui ai installé tous les circuits électriques. Heureusement, j'avais du stock de câbles, de vis, de diodes, de condensateurs et autres mignardises inutilisées.

J'étais subjugué.

— Donc c'est ici que vous sévissez ?

— Absolument. Le cobaye est placé dans le

caisson de droite et, quelques minutes plus tard, son double ressort du caisson de gauche.

— Ah, et que se passe-t-il ensuite ?

— Hé bien les animaux s'observent, étonnés, ils se reniflent un peu et retrouvent immédiatement leur calme. On dirait que le dédoublement les apaise.

Je me mis à rire :

— On dit qu'un homme averti en vaut deux. Donc le fait d'être en double les rend plus avertis, donc plus forts !

Il se gratta la tête.

— Ah oui, je n'avais pas vu les choses sous cet angle. Vous êtes psychologue, mon jeune ami.

Il me décrivit encore quelques subtilités techniques. Je laissai passer quelques minutes studieuses, puis j'osai la question fatidique :

— Et pour l'humain, comment cela se passe ?

— Ah ! Je savais que vous me poseriez la question ! Hé bien pour l'humain, c'est assez désagréable, je l'avoue.

— Mais pourquoi ?

— Parce que l'autre, c'est en même temps vous. Il possède votre mémoire, votre passé, votre personnalité. Donc il a les mêmes réflexes et les mêmes réactions que vous. Il pense comme vous, il a faim en même temps que vous, il se gratte l'oreille en même temps que vous, il tourne la tête, il a sommeil, il tousse, il baille, il fait ses besoins, il dort, il boit, il s'assoie, il se lève, tout ça en même temps que vous !

— Je vois. Cela doit être fatigant à la longue.

— Oui, et lorsque vous en avez assez et que

vous lui criez "stop", hé bien lui aussi crie "stop" en même temps, puisqu'il a tous vos réflexes. C'est terrifiant !

— J'imagine. Et comment en êtes-vous venu à bout ?

— Hé bien le gros avantage est que, comme il pense comme vous, il est forcément toujours d'accord avec vous. D'ailleurs on n'a même pas besoin de se parler. C'est comme de la télépathie sauf que ça n'est pas de la télépathie.

— Et donc ?

— Nous avons décidé d'un commun accord de vivre les choses séparément afin de dissocier nos deux personnalités. Ainsi il me secondait dans mon travail mais sans faire la même chose que moi. Par exemple il s'occupait des animaux tandis que moi je vérifiais mes cuves à électricité. Ou bien on se forçait à manger des mets différents et à ne pas dormir aux mêmes heures.

— Et cela a fonctionné ?

— Oui, le premier succès a été de constater une nuit qu'on n'avait pas fait les mêmes rêves. C'était un premier pas, signe que nos subconsciouss commençaient à se dissocier. Puis petit à petit l'écart s'est creusé et la vie à deux est devenue vivable. Je pense même que s'il avait vécu assez longtemps, notre ressemblance physique aurait fini par s'estomper légèrement puisque les traits d'un individu sont aussi le reflet de son vécu.

Il s'arrêta, comme s'il se remémorait un détail douloureux. Puis il soupira :

— En tout cas, ce fut une période passionnante. Ma puissance de travail était multipliée par deux



ainsi que ma capacité de réflexion. J'ai beaucoup progressé, tant sur le plan scientifique que sur le plan personnel.

— Et... et vous le referiez ?

— Non, jamais plus. Je crois qu'il y a quelque chose de démoniaque à créer ainsi des créatures qui n'en sont pas vraiment. Ils existent mais ils n'existent pas. Ils n'ont pas d'essence propre.

— Pourtant, vous continuez bien avec les animaux.

— Oui je continue, mais je ne recommencerai jamais avec l'homme...

---

J'étais mal parti. J'allais devoir faire preuve de beaucoup de diplomatie pour parvenir à mes fins.

— Droboslav, commençai-je, je vous en supplie, clonez-moi !

Il sursauta et le chandelier dans sa main vacilla.

— Jamais, c'est une folie !

Je m'attendais à cette réaction. Je le pris par les épaules et l'obligeai à me faire face.

— Écoutez-moi ! Je suis un saltimbanque sur le déclin et mes spectacles me permettent tout juste de survivre. Si j'avais un ou plusieurs clones, je pourrai monter des numéros sensationnels, du jamais vu qui transporterait les foules.

— Folie, folie, folie ! répétait-il sans quitter mon regard.

— Et si j'étais célèbre, je pourrais gagner beaucoup d'argent. Nous pourrions alors conclure un accord par lequel je m'engagerais à vous reverser la moitié de mes gains. Un accord officiel, bien sûr.

Qu'en pensez-vous ?

Il ne répondit pas et sembla se calmer un peu. Je poussai mon avantage :

— Les euros pleuvraient ici et je crois que ça ne serait pas du luxe. Vous pourriez vous payer du matériel neuf, moderniser votre laboratoire et, pourquoi pas, prendre un assistant. Réfléchissez à la tournure que prendraient vos expérimentations si vous en aviez les moyens...

Je vis déjà son regard incertain balayer le bric-à-brac de son antre. Ses pupilles reflétaient déjà le superbe labo hypersophistiqué qu'il ne pouvait s'offrir. Je lui portai le coup de grâce en susurrant :

— Et, qui sait, peut-être serez-vous un jour en mesure de racheter le château en son entier et de le rénover ?

Il me regarda et murmura en haussant les épaules :

— Mais, vous le savez, votre clone n'aura guère plus de six mois à vivre et...

— Hé bien, vous m'en fabriquerez un tous les six mois ! Où est le problème ? Et peut-être entre-temps aurez-vous découvert le moyen de prolonger leur existence ! Allons, Droboslav, réfléchissez !

Il me regarda encore longuement, très longuement, et finit par lâcher :

— D'accord, vous avez gagné... Revenez demain à la même heure.

Je sautai presque de joie au plafond. J'avais gagné ! J'allais posséder le plus beau trucage de magie au monde !

Il s'éloigna de moi et, se retournant dans la pénombre, il me lança :

— Mais je vous préviens, vous courez au devant d'une grande désillusion !

---

Je contemplai les deux caissons d'acier trônant dans ce décor médiéval, les chandeliers antiques, les meurtrières vomissant des câbles électriques, les toiles d'araignée reliant les cadrans entre eux, et je secouai la tête, convaincu qu'aucune désillusion ne pourrait gâcher une telle fête.

J'ignorais à quel point Starý Blázon — ce vieux fou — avait raison de me mettre en garde...



## V

Cette nuit-là je dormis très peu. J'échafaudai des projets tous plus fous les uns que les autres et me retins de téléphoner à mon agent pour lui faire partager mon enthousiasme. Je retrouvais subitement le feu de mon adolescence, cette période hélas trop courte où je me croyais promis à une célébrité certaine.

Le seul problème auquel je me heurtais était d'imaginer comment je pourrais masquer perpétuellement l'existence de mon clone afin que le mystère demeurât. Personne, pas même un machiniste ni un quelconque accessoiriste ne devait l'apercevoir, ne serait-ce qu'une seule seconde. Mon succès dépendait du secret le plus absolu.

Et il n'y avait pas que dans l'enceinte des salles de spectacle que je devrais le dissimuler, il y avait aussi la vie courante. Comment retourner en France sans éveiller les soupçons ? J'imaginai alors de le laisser au château, rentrer seul à Paris, déclarer la perte de tous mes papiers, en obtenir des doubles et les lui faire parvenir pour qu'il revienne en train par exemple. C'était compliqué ! A moins, espérai-je, que le processus de clonage inclue tout ce que le sujet porte sur lui — vêtements, chaussures et... portefeuille !

Bref, la situation n'allait pas être simple à gérer et une organisation quasi militaire serait de rigueur.

Quant à mon nouveau spectacle, hé bien j'allais profiter de ma tournée dans les Carpates pour le tester et le rôder. J'espérais simplement que mon clone allait répondre à tous mes espoirs, mais ma crainte était infondée puisque le clone, c'était moi. Ainsi que me l'avait expliqué Droboslav, nous allions forcément tomber d'accord sur tout et nous entendre comme larrons en foire !

---

Le lendemain, je pilai net devant les vestiges du pont-levis, complètement surexcité. Si tout se passait comme prévu, dans moins d'une heure j'aurais devant moi le complice le plus fiable qui soit, un exécutant hors pair avec qui je travaillerais en parfaite symbiose, bref le rêve de tout artiste de music-hall.

Droboslav était à quatre pattes sous l'une de ses capsules spatiales lorsque je pénétrai en son fief médiéval.

— Un problème mécanique ?

— Pas du tout, me cria-t-il sans se retourner, je vérifie les branchements. Je ne voudrais pas vous faire un clone avec les yeux à la place des oreilles ou les pieds à la place des mains.

Il plaisantait, c'était bon signe. J'avais eu peur qu'il ne change d'avis dans la nuit, mais apparemment il était toujours partant.

— Voilà, dit-il en se relevant, la machine est prête.

Il s'essuya les mains sur un pan de sa blouse et ajouta :

— Et vous, toujours déterminé ? Vous êtes sûr

de ce que vous faites ?

— Plus que jamais, répondis-je avec force. Je veux ce complice exceptionnel et épater la Terre entière. Et vous, je veux vous couvrir d'or.

Je vis ses yeux briller une demi-seconde mais il se ferma aussitôt.

— Avant toute chose, dit-il, vous devez être conscient que l'être que je vais produire ne sera pas un copain ni un frère, mais que ça sera vous. Nous sommes bien d'accord ?

— Nous sommes d'accord !!!

---

Le cœur battant à tout casser, je pénétrai dans le caisson de droite et restai debout, ainsi qu'il me l'avait demandé. La porte se referma dans un souffle, poussée par deux petits vérins hydrauliques à peine visibles.

— J'espère que vous n'êtes pas claustrophobe, me cria-t-il à travers le hublot.

Je fis signe que non, mais j'avoue qu'une forte angoisse commençait à me nouer l'estomac. J'aurais dû lui demander de faire d'abord l'expérience avec un animal, afin que je voie comment les choses se déroulaient. Mais il était trop tard, je ne pouvais plus revenir en arrière. Drobošlav m'avait assuré que je ne sentirais absolument rien mais, n'empêche, j'étais inquiet.

— Détendez-vous, cria-t-il, je vois que vous êtes tendu. Si vous ne vous décontractez pas, votre clone va être tout aussi stressé. Respirez lentement et comptez lentement jusqu'à dix.

---

UN. *La lumière intérieure s'éteint, me laissant seul dans la pénombre.*

DEUX. *Un léger bourdonnement se fait entendre, emplissant toute la cabine.*

TROIS. *Quelques cliquetis résonnent, proches et lointains à la fois.*

QUATRE. *Un nouveau bourdonnement surgit, plus fort que le précédent et semblant tourner tout autour de moi.*

CINQ. *Silence de mort. Pourquoi un tel silence ? La machine est-elle en panne ?*

SIX. *Un éclair fulgurant m'aveugle. Quelque chose grésille.*

SEPT. *J'entends Droboslav qui m'appelle mais je ne distingue pas ce qu'il me dit.*

HUIT...

— C'est fini ! s'écrie-t-il joyeusement, je vais ouvrir les portes et vous allez pouvoir sortir.

---

Déjà ? J'avais du mal à croire que l'épreuve soit déjà terminée. Je n'avais rien senti et, hormis ma propre angoisse, je n'avais pas eu la moindre sensation forte. J'étais prêt à recommencer tous les six mois !

La porte chuinta en basculant sur ses vérins, me libérant enfin. Je me baissai pour ne pas heurter le montant métallique et, au moment où je posai le pied sur le sol, je me sentis vaguement désorienté. Je regardai autour de moi et je vis, à mes côtés, un drôle de type qui faisait exactement la même chose que moi. Mais ce n'est pas mon clone,

songeai-je immédiatement, je suis quand même mieux que ça !

— Je ne fais pas les présentations, s'écria Droboslav d'un ton enjoué, vous vous connaissez mieux que personne.

Nous nous regardâmes en clignant des yeux et nous écriâmes avec un parfait ensemble :

— Quoi ! C'est... c'est moi ça ?

Le vieux savant était écroulé de rire.

— Mais oui, c'est vous deux ! Vous êtes deux copies conformes. On ne s'aime pas, hein, quand on se voit en vrai !

Je demeurai face à mon double, incrédule. La sensation n'était pas du tout la même que lorsqu'on se regarde dans un miroir, car dans un miroir on se voit en parfaite symétrie : notre main droite est à droite, alors que dans la réalité tout est inversé, la main droite de la personne qui nous fait face est à gauche. Ça change tout.

On se mit à se sourire en parfaite harmonie et à conclure d'une même voix :

— Hé bien, j'espère que nous allons faire du bon boulot.

Et nous éclatâmes du même rire, nous arrêtant pile au même instant.

— Vous êtes tous les deux très drôles, vous savez ? Vous me rappelez mon propre clonage. Si vous le voulez bien, je vais prendre les choses en main parce que ça risque d'être long. Je vais distribuer les rôles, de façon à ce que vous commenciez à vous différencier au plus vite.

Il se plaça entre nous et, d'un ton autoritaire il commanda :



— Vous, vous vous placez ici, et vous là-bas.

Mon double était habillé exactement comme moi, ce qui prouvait que le clonage incluait également les accessoires matériels. J'espérais donc qu'il eût ses papiers de même.

Ensuite Droboslav s'approcha de moi et ordonna :

— Vous, vous venez avec moi.

Tandis qu'il m'emmenait dans une pièce voisine, j'aperçus mon clone qui faisait une drôle de tête, sans doute vexé d'être tenu à l'écart. Savait-il qu'il n'avait que six mois à vivre ? Il me faisait un peu pitié, tout seul dans son coin avec son court destin.

Le savant me fit signe d'entrer dans une petite pièce un peu sombre. Je le devançai mais à peine en eus-je franchi le seuil qu'une lourde grille se referma dans mon dos. Je me retournai, surpris :

— Que se passe-t-il ?

— Désolé, me répondit Droboslav, mais pour l'instant je préfère vous séparer afin d'éviter les conflits.

— Des conflits ? Quels conflits ? m'étonnai-je.

— Les conflits entre le clone et l'original. C'est inévitable. Le clone n'admet pas d'être le clone et il se révolte. J'ai connu la même chose au début avec le mien.

— Bien sûr, dis-je, je comprends, mais pourquoi m'enfermer moi, et non pas mon double ? Ça serait plus logique, non ?

Droboslav me regarda avec désolation et me murmura :

— Mais c'est vous le double...

---

Je m'agrippai aux barreaux, stupéfait.

— Mais vous faites erreur, m'écriai-je, je suis l'original ! Vous vous trompez !

Il s'approcha plus près et me demanda calmement :

— Et pourquoi pensez-vous être, vous, l'original ?

— Mais, parce que... parce que je sais qui je suis enfin, je ne suis pas fou ! Je sais que nous nous sommes rencontrés à l'Hostinec Strašidlo, l'hôtel où je loge, je me souviens de toutes nos conversations, et surtout je sais bien que c'est moi qui, hier, vous ai supplié de me cloner ! Je vous ai même proposé un contrat pour partager mes gains !

— Tout ceci prouve, répondit-il d'un air de plus en plus navré, que vous n'avez rien compris. Je vous ai pourtant expliqué que le clone est la reproduction intégrale de l'original. Cela signifie que, outre sa ressemblance physique, il a la même mémoire, le même passé, les mêmes connaissances, la même personnalité.

Il s'arrêta, cherchant le mot juste afin de mieux me convaincre.

— Le clone a les mêmes souvenirs que l'original, à cette différence près qu'il ne les a pas vécus.

Je secouai la tête, comme pour me réveiller et sortir de ce cauchemar.

— Vous voulez dire, demandai-je, que j'ai la conviction de vous avoir vu hier, mais que ce n'est qu'une impression ?

— Exact, vous avez tous les souvenirs de la

journee d'hier alors que vous n'existiez pas encore. Vous êtes "né", si je puis m'exprimer ainsi, il n'y a qu'un quart d'heure environ.

— Alors... si je suis le clone, comme vous dites, je n'ai plus que six mois à vivre ?

— Je le crains, jeune homme, je le crains...

— Et je vais mourir dans d'atroces souffrances ?

— Oui mais rassurez-vous, je vous ferai une injection de pentobarbital au moment opportun. Vous ne sentirez rien, je vous le promets.

Je me mis à secouer les barreaux, en proie à une terreur indicible. Je voulais sortir d'ici, m'évader et faire cesser le sortilège.

— Et qu'allez vous faire maintenant, espèce de sadique ? hurlai-je.

Il se recula d'un pas.

— Tout d'abord je vais prévenir votre original que vous n'êtes pas en état d'assumer ses spectacles. Je l'avais prévenu qu'il courait au devant d'une grosse désillusion mais il n'a pas voulu m'écouter. Il s'imaginait que vous ne seriez qu'un sosie docile avec qui il allait monter une bonne blague. Il n'a pas compris que vous seriez lui au point de vous prendre pour lui.

— Ah oui, ricanai-je, et après ?

— Après, je crois que je vais détruire cette machine. C'est la machine du Diable !

Je m'affaissai, sanglotant à moitié, une oppression étouffante me broyant les entrailles. Je restai prostré de longues minutes, incapable de réagir. Mon geôlier s'était éclipsé, préférant sans doute la compagnie de l'original. Je ressassai ce passé qui n'était pas le mien, ces souvenirs qui ne m'appar-

tenaient pas, cherchant une faille dans le raisonnement du savant. Tout à coup une idée me vint.

— Droboslav, appellai-je, Droboslav, s'il vous plaît.

Son chandelier à la main, il fit irruption devant ma grille.

— Oui ?

— Droboslav, juste une question.

— Je vous écoute.

— Puisque l'original et moi sommes si identiques, comment pouvez-vous prétendre lequel est lequel ? Comment êtes-vous sûr de ne pas vous tromper ?

— Jeune homme, répondit-il, c'est vous-même qui allez me fournir la réponse.

— Moi ?

— Oui, en répondant à cette simple question...

Il marqua un temps d'arrêt, j'étais suspendu à ses lèvres.

— Vous vous souvenez, mon cher ami, de l'instant où vous êtes entré dans le caisson de départ, celui qui est situé à la droite de mon installation ?

— Oui bien sûr !

— Alors dites-moi tout simplement de quel caisson vous êtes sorti ensuite ?

Il ne me fallut pas plus de deux secondes pour m'en souvenir : j'étais ressorti du caisson... de gauche. Je comprenais maintenant pourquoi je m'étais senti un peu désorienté.

Il avait raison, j'étais bien le clone.

Je m'effondrai sur le sol, inanimé...



## VI

Dans les jours qui suivirent, je demeurai prostré, incapable de manger ni de boire. Puisque je n'étais qu'un clone éphémère promis à une disparition imminente, pourquoi prendre soin de ma santé ? Je passais des heures à dormir ou à somnoler, recroquevillé dans un coin de ma cellule.

Par instants au contraire je réagissais violemment, persuadé que tout ceci n'était qu'un horrible cauchemar et que Droboslav m'avait induit en erreur. Après tout, je savais quand même qui j'étais ! J'étais moi, et toutes les théories fumeuses de ce vieux fou n'y pourraient rien changer. J'ignorais par quel tour de passe-passe il m'avait fait croire que j'étais sorti du caisson de gauche, celui du clonage, mais il se moquait de moi, c'était sûr !

Puis je retombais dans une apathie profonde, ne comprenant plus comment je pouvais être moi sans être moi, et ne voyant pas la moindre solution à cet état de non-existence existante.

---

Néanmoins, au bout de trois jours, à bout de forces, j'avais retrouvé un semblant de calme et commençai à accepter mon sort de mort-vivant. Droboslav vint alors me parler. Il posa le chandelier sur le sol et s'assit devant moi, sur un tabouret à trois pieds :

— Je vois que vous mangez un peu de mes re-

pas, dit-il. C'est bien, vous avez besoin de reprendre des forces.

— A quoi bon ? soupirai-je, à quoi bon puisque je n'en ai plus pour longtemps. Je vous en supplie, abrégez ce calvaire et euthanasiez moi tout de suite, qu'on en finisse !

Il secoua la tête, désolé, et approcha son visage du mien pour mieux me convaincre :

— Écoutez, vous n'avez que six mois à vivre, alors ne les gâchez pas ! Dites-vous bien que, sans moi, vous n'existeriez même pas. Ce petit bout de chemin dans le monde des vivants est une chance unique qui ne vous était pas destinée. J'ai triché avec la vie, j'ai triché avec la nature et, oserais-je le dire, j'ai triché avec le Créateur (puisse-t-il me pardonner). Alors, si j'étais vous, j'en profiterais au maximum !

Je le regardai, surpris :

— Mais comment voulez-vous que j'en profite, avec ce couperet au dessus de moi ?

Il hocha tristement la tête sans rien répondre. J'enchaînai aussitôt :

— Votre clone, il ne s'est pas rebellé à l'idée de se savoir condamné ? N'a-t-il pas sombré dans le désespoir ?

— Non car c'était la première fois que je clonais un humain et je pensais sincèrement que les choses allaient être différentes pour lui. Je croyais que les clones d'animaux disparaissaient rapidement parce qu'ils n'étaient que des animaux et qu'ils ne pouvaient pas s'exprimer. Alors qu'avec un humain, j'allais pouvoir dialoguer et comprendre ce qui n'allait pas. Je pensais pouvoir diagnostiquer le

mal avant qu'il ne soit trop tard.

— Et vous avez échoué ?

— Oui, j'ai échoué. Mon double se portait bien, il était heureux de vivre, il m'aidait dans mes travaux, et un soir, il est brusquement tombé à mes pieds en se tordant de douleur. Comprenant qu'il était atteint par le mal mystérieux, je me suis précipité sur mon pentobarbital et ai abrégé ses souffrances.

— Et vous n'avez pas eu envie de recommencer le clonage jusqu'à ce que vous trouviez la faille.

— Non. J'ai un peu continué mes recherches avec les souris et autres bestioles de laboratoire mais je n'ai rien trouvé. Je pense que c'est une question d'instabilité des atomes que j'ai créés artificiellement, mais je n'en suis pas certain. Quoi qu'il en soit, j'ai fini par abandonner. Et si vous n'aviez pas insisté, je ne vous aurais jamais cloné.

Nous demeurâmes tous deux silencieux, chacun perdu dans ses pensées. Lui, regrettant probablement son éphémère jumeau, et moi mon éphémère avenir.

— Vous savez, reprit-il, c'était vraiment pour vous faire plaisir que je vous ai cloné, et vous êtes bien injuste de me le reprocher maintenant.

Je le regardai, complètement découragé :

— Mais que vais-je devenir ?

Il marqua un temps d'arrêt, les sourcils froncés, en proie à une intense réflexion.

— Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, lâcha-t-il enfin, si j'étais vous je ne me poserais pas de question et j'en profiterais.

— En profiter ? Mais profiter de quoi ? Vous

plaisantez ?

Il écarta les mains comme s'il m'offrait un cadeau :

— Réfléchissez un peu, nom d'une pipe ! Vous avez six mois à passer parmi nous, alors vous n'avez que deux possibilités : ou bien vous continuez à vous apitoyer sur vous-même, ou bien vous vous amusez autant que vous pouvez. C'est tout !

— S'amuser ? répétai-je stupidement. Mais...

— Il n'y a pas de mais qui tienne, s'écria-t-il en se redressant. Vous souvenez-vous du but que vous vous étiez fixé avant que je vous clone ?

— Oui, bien sûr, je voulais créer le plus fantastique des tours de magie et...

— Alors qu'attendez-vous ? Allez-y, foncez ! Montez un spectacle tonitruant, devenez célèbre, c'est la seule issue qui vous rendra immortel !

Je savais qu'il avait parfaitement raison, puisque j'étais moi-même l'instigateur de cette idée... enfin, pas moi, l'autre, l'original... enfin, je veux dire... nous deux, quoi ! Bref, puisque nous étions doubles, il fallait en profiter.

Je n'avais plus rien à perdre et un peu de bon temps à gagner, alors oui, autant sauter sur l'occasion avant que de voir mes atomes factices se désintégrer en d'atroces souffrances.

Satisfait de ma décision, Drobošlav m'ouvrit toute grande la grille de ma cellule tout en me précisant :

— Votre double... pardon votre original, est en ville pour son dernier spectacle. Et il repart demain pour poursuivre sa tournée dans...

— Je suis au courant, le coupai-je, excédé.



Je ne supportais pas d'être considéré comme le second alors que j'étais au courant de tout. Seuls allaient m'échapper ces trois derniers jours, certes, mais ce n'était qu'une goutte d'eau en comparaison de notre océan de connaissances communes. Nous étions toujours interchangeable.

— Je vous ai confectionné cette perruque et cette moustache postiche, ajouta-t-il en me tendant un petit sac, car vous devrez faire preuve d'une grande discrétion. Lorsque vous voyagerez côte à côte, personne ne doit découvrir votre ressemblance, c'est crucial, n'est-ce pas ?

Oui, il avait raison. La grosse difficulté n'allait pas être de monter notre nouveau spectacle, mais tout simplement de ne jamais être vus ensemble. La perruque ne serait pas de trop !

— Notre ami va remonter ici dès qu'il aura terminé son spectacle, m'expliqua-t-il. Nous dînerons ensemble pour fêter l'évènement et ensuite... à vous l'aventure...



## VII

Malgré des difficultés incessantes, nous reprîmes la route avec d'infinies précautions et une organisation quasi militaire. Lorsque nous le pouvions, nous nous séparions et je voyageais en train (ou l'inverse) et nous ne descendions jamais dans le même hôtel.

Le seul problème est que tous nos frais étaient multipliés par deux, mais pas les recettes, si bien que nous devons faire très attention au moindre centime dépensé.

Néanmoins nous pûmes mettre sur pied un nouveau numéro et le tester dans les différentes bourgades où nous nous arrêtions. C'était très simple, mon original disparaissait dans le cercueil à double fond et je réapparaissais à l'autre bout de la scène. Le public était subjugué. Nous poussâmes même le luxe jusqu'à me faire réapparaître au fond de la salle, parmi les spectateurs. C'était alors le délire ! Les gens me touchaient, me palpaient sous toutes les coutures, tentant de comprendre le subterfuge.

Le "truc" nous assura un petit succès qui nous permit d'augmenter sensiblement nos revenus. Ce n'était pas encore la gloire, mais nous rôdions le spectacle en toute sérénité : si un incident se produisait, nous savions que la rumeur ne serait que locale et n'atteindrait jamais le cœur des grandes capitales. Qui se soucierait d'un tour de magie raté

au fin fond des Carpates ou au milieu de nullepart ?

Heureusement, rien de fâcheux ne se produisit et nous pûmes nous perfectionner tout à loisir. Je vécus là une période extrêmement heureuse qui me fit presque oublier ma triste condition. Droboslav m'avait appris à me faire des intraveineuses et, au moment de nous séparer, il m'avait donné une seringue chargée à bloc de produit létal. J'étais à la fois terrifié et rassuré d'avoir mon billet de sortie entre les mains. Aurais-je le courage, au dernier moment, d'appuyer sur le piston ? "N'ayez aucune crainte, m'avait affirmé le savant, vous souffrirez tellement que vous appuierez sans vous poser de questions". Voilà qui était réjouissant !

Il m'avait en outre promis de continuer ses recherches sur la mort prématurée de ses clones, mais je ne croyais guère qu'il pût aboutir à quoi que ce soit. Je n'avais plus maintenant que cinq mois à vivre, ce qui était bien trop court pour résoudre un problème de cette envergure. De plus, une fois revenu à Paris, la distance qui me séparerait de sa petite ville de Banská Bystrica serait bien trop grande pour permettre une action urgente. Et, pour couronner le tout, ce vieux fou n'avait même pas le téléphone !

---

A l'issue de notre tournée dans les pays de l'Est, notre spectacle était fin prêt. Sitôt rentrés, mon original se présenta chez notre agent et lui expliqua la nouveauté, l'implorant de nous dénicher quelques représentations — même mal payées —

afin de faire connaître notre tour prodigieux.

— Pourquoi dites-vous "nous" ? demanda le gros homme qui, après avoir éternué, s'essuya prestement le nez dans sa cravate. Vous avez un complice ?

Mon original se mordit les lèvres, furieux d'avoir commis sa première bévue. Il se rattrapa comme il put :

— Bien sûr, dit-il, ce tour est d'une telle complexité que j'ai, non pas un complice comme vous dites, mais un technicien qualifié en effets spéciaux. Vous pensiez quoi ? Que je suis réellement doté du don d'ubiquité et que je me téléporte sans aucun trucage ?

Mon acolyte avait eu raison de souligner ce point car nous devons impérativement faire croire à un subterfuge d'une perfection absolue, c'est ce qui assurerait notre succès. Comme disait Guy Bedos dans l'un de ses sketches "Si Jésus Christ avait un truc pour ses miracles, hé bien c'était encore plus fort". Car ce n'est pas le tour par lui-même qu'apprécie le public, c'est la manipulation qui se trouve derrière et à laquelle il s'est laissé prendre avec plaisir.

Grâce aux relations de notre agent, nous pûmes donc avoir accès à un certain nombre de scènes, certains que la notoriété allait rapidement suivre.

---

Mais la notoriété se contenta de traîner des pieds et notre spectacle n'eut pas le succès escompté. Le public parisien n'avait rien à voir avec le public du bout du monde, et c'est avec de tièdes ap-

plaudissements que notre numéro de téléportation était accueilli. Notre prestation fut qualifiée de "bonne" par les critiques, mais jamais de "fantastique" ni de "époustouflante" comme nous l'espérions. Certains suggérèrent simplement que l'illusionniste avait un sosie ou un frère jumeau et ce fut tout.

Nous devons donc frapper un grand coup, car le temps m'était désormais compté.

---

Après bien des cogitations, nous finîmes par avoir une idée des plus originales : non seulement nous allions effectuer notre numéro de téléportation à une distance qui dépasse l'entendement, mais nous allions aussi nous soumettre à un test d'ADN afin de prouver qu'il n'y avait ni jumeau, ni sosie, ni complice d'aucune sorte. Nous allions donner enfin l'illusion que c'était une seule et unique personne qui avait parcouru une distance invraisemblable en l'espace de quelques secondes. Du jamais vu !

Nous exposâmes donc notre projet à notre agent qui, passé le premier moment d'incrédulité, se montra plus qu'enthousiaste, tout en s'essuyant la moustache dans sa cravate.

Un mois durant il sua sang et eau pour organiser l'évènement. Non seulement la performance serait télévisée, mais des huissiers seraient présents pour effectuer eux-mêmes les prélèvements d'ADN (goutte de sang, cheveu, salive, ongle, épiderme...) et certifier qu'aucune malversation n'avait eu lieu. Ensuite il fut décidé que la télépor-

tation se déroulerait entre un studio de télévision à Paris et un autre à... New-York, ce qui semblait complètement fou. Une puissante machine administrative se mit en route afin d'obtenir les autorisations nécessaires, mais l'enthousiasme et la curiosité étaient telles que tout fut accordé sans la moindre difficulté.

---

Selon le scénario établi, je devrais me rendre quelques jours auparavant à New-York sous prétexte de vérifier le studio qui allait "réceptionner" le téléporté. A la suite de quoi je me terrerais dans un petit hôtel discret en attendant mon heure.

Ensuite, le jour J, l'original devrait se rendre dans un studio parisien (que nous ne nommerons pas) et, lors d'un grand show télévisé, se faire prélever son ADN en fanfare et se préparer à la plus grande mystification de tous les temps.

Pour ce faire, il se livrerait à tout un cérémonial censé le mettre en relation avec le cosmos, puis il quitterait le studio, seul et non suivi — tout manquement à cette règle rendant caduques ses engagements. (Il faut préciser que de gros contrats avaient été préalablement signés et que des sommes mirobolantes étaient en jeu.)

Parvenu à l'abri des regards, il devrait ensuite me téléphoner pour me donner le feu vert. Il ne me resterait donc plus qu'à me rendre tranquillement au studio new-yorkais et à leur faire constater que j'étais bien moi.

---

Il faut en outre préciser que les deux chaînes de télévision conjointes s'étaient engagées à nous verser un million d'euros en cas de succès avéré, les tests ADN faisant foi.

Il était important pour nous de toucher le gros lot le plus vite possible car nous étions conscients que, ma fin étant imminente, cette prestation était la première et la dernière du genre (à moins bien sûr que mon original parvienne à convaincre Droboslav de lui fabriquer des clones en série, ce qui m'étonnerait fort).

---

Comme une bonne nouvelle ne vient jamais seule, nous reçûmes une petite lettre de notre ami le savant. L'écriture était fine et serrée, avec des pleins et des déliés qui attestaient de son utilisation d'un porte-plume à l'ancienne. L'anachronisme avait quelque chose d'attendrissant. J'étais presque surpris qu'il ne nous ait pas écrit sur du parchemin ou des tablettes d'argile.

Il nous donnait de ses nouvelles et, après les banalités d'usage, il nous annonça qu'il avait progressé dans ses recherches. Il ne promettait rien, bien sûr, mais il laissait entendre qu'un faible espoir m'était permis.

Disait-il cela pour adoucir mes derniers jours, ou le croyait-il vraiment ? De toute façon, que pouvait-il faire à une telle distance ?

Mais il avait joint à sa missive un petit morceau de papier replié, à l'intérieur duquel je découvris une minuscule pilule.

"Avalez-la dès que possible dans un grand verre

d'eau, avait-il précisé, et ne soyez pas inquiet, vous n'aurez aucune indisposition d'aucune sorte. J'ignore si vous échapperez à la mort, mais il y a une chance sur un million pour que les choses rentrent dans l'ordre. Bonne chance à vous. Starý Blázon."

Une chance sur un million ? Ce vieux fou se moquait de moi avec d'inutiles espoirs ! Je fus sur le point de tout jeter au panier mais mon original me retint la main et me dit :

— Avale-la ! Qu'est-ce que tu risques ? Il a écrit qu'il ne t'arriverait rien de fâcheux. Il est un peu fou, mais reconnais qu'il ne nous a jamais menti...

Je regardai mon double, sidéré : c'était la première fois qu'il avait une pensée différente de la mienne ! Nous étions sur le bon chemin, nous commençons à nous différencier... Mais n'était-il pas trop tard ?





## VIII

Les jours ont passé comme des flèches et je suis là, à New-York, enfermé dans ma petite chambre d'hôtel. Sur l'écran de télévision, je peux suivre le show qui, à Paris, précède l'arrivée de mon comparse. Dans un quart d'heure il va faire son entrée sur le plateau. Je dois avouer que j'ai doublement le trac, pour moi et pour lui.

Ici il est 17 heures alors qu'à Paris il est déjà 23 heures. Les organisateurs ont mis du temps à se mettre d'accord sur un horaire convenable, chacun voulant avoir l'émission sur son prime-time local. Finalement ils ont coupé la poire en deux et ont opté pour cette solution bâtarde qui favorisera quand même l'audience.

Je suis vaguement inquiet car je n'ai pas pu prendre ma seringue létale dans mes bagages, elle n'aurait jamais passé la douane. J'espère simplement que ma mort et son cortège de souffrances auront la courtoisie d'attendre que je sois rentré à la maison.

Il paraît que l'émission est diffusée dans le monde entier, d'innombrables chaînes en ayant acheté les droits. Je me dis que nous aurions peut-être dû en demander davantage.

---

Soudain, alors que je suis allongé sur mon lit tout en sirotant un bourbon issu de mon minibar,

une douleur fulgurante me traverse l'abdomen. Une sueur glacée me parcourt les reins. Mon cœur se serre d'angoisse. "Non ! Ce n'est pas possible ! Pas maintenant, ça serait trop bête".

La douleur me plie en deux. Je ferme les yeux. "Droboslav, fais quelque chose ! Ta pilule, elle ne sert à rien !".

J'ignore si le vieux fou m'a entendu, mais la douleur semble s'atténuer quelque peu. Je suis aux aguets. Va-t-elle reprendre de plus belle ? J'attends, le cœur battant...

Soudain je la sens dans mes intestins, qui gargouille et se déplace. Je me précipite aux toilettes et n'ai que le temps de baisser mon pantalon, en proie à une diarrhée indicible. Le trac ! Ce n'était que le trac qui faisait son effet !

Lorsque, soulagé, je reviens devant le petit écran, mon comparse est déjà là qui fait le beau devant les caméras. Et tandis qu'il répond aux questions du bonimenteur, je l'observe attentivement pour voir si nous sommes bien vêtus de la même façon. Il suffirait d'un détail pour nous trahir.

Enfin le bavard patenté se tait et repose son micro, mon double ayant réclamé le silence le plus absolu. Seules une musique aux accents mystiques et une pénombre bleutée accompagnent maintenant ses simagrées.

Je zappe sur quelques chaînes américaines et constate qu'elles diffusent toutes la même scène. Et bientôt, ça sera moi, en gros plan sur ce même écran, et la planète entière s'imaginera que c'est lui. J'ai du mal à y croire.

Mon double lève les bras au ciel, comme s'il invoquait quelque puissance cosmique, et je sais à ce signal (puisque nous avons procédé à maintes répétitions) qu'il en a presque terminé. Je dois me préparer à entrer en scène.

C'est alors qu'il se produit quelque chose d'étrange.

Durant une fraction de seconde, je me vois à sa place, levant les bras vers les faux-plafonds du studio parisien. La sensation a été extrêmement brève mais je n'ai pas rêvé : j'étais à sa place.

Je pense qu'il faut que je me ressaisisse. Le trac persistant et mon imagination débridée ne font pas bon ménage. Je tente de me mettre debout mais l'étrange sensation refait surface. Je suis à la place de mon double, je reviens à la mienne, puis je retourne à sa place puis je reviens à la mienne. Ma tête se met à tourner. Je suis incapable de me lever, scotché au matelas. Je renverse mon bourbon sur la moquette, sans pouvoir le retenir.

Maintenant, ce n'est plus l'écran de télévision que j'ai devant les yeux mais les caméras du studio parisien. Je distingue le public, assis dans l'ombre et qui retient son souffle. Je regarde autour de moi et vois de nouveau les contours de ma chambre d'hôtel newyorkaise. Je n'y comprends plus rien. Où suis-je réellement ? Ici ou là-bas ?

Le commentateur me regarde, vaguement inquiet. Je suis debout devant lui. Je baisse les bras le long du corps et ferme les yeux afin de masquer mon trouble.

Dans ma tête se bousculent tous les souvenirs de ces derniers jours, les miens ET ceux de mon

double. C'est comme si nous avions fusionné et que nos mémoires se soient de nouveau mêlées. Je ne sais plus qui je suis vraiment. Je suis moi et moi à la fois. Je suis nous deux...

Je sais qu'il n'y a plus personne là-bas, dans ma petite chambre en Amérique, et que le numéro extraordinaire ne se fera pas. Un milliard de téléspectateurs me regarde et demain les journaux du monde entier vont crier à la supercherie. Les médias vont se déchaîner et les procès vont pleuvoir !

Le commentateur a repris son micro :

— Êtes-vous prêt maintenant ?

Je ne réponds pas. Dans ma mémoire commune, je me souviens d'avoir vaguement aperçu, dans le post-scriptum de Droboslav, le mot "fusion" mais sur le coup je n'y avais pas prêté attention. Après nous avoir clonés, aurait-il trouvé la formule pour nous refaire fusionner ? Était-ce le seul moyen de me faire échapper à la mort ?

J'ouvre les yeux. Je me tourne vers le commentateur :

— Je suis prêt.

Il se tourne vers la caméra numéro trois, celle dont le voyant vient de s'allumer, et il annonce :

— Je vous rappelle mesdames messieurs, que cet homme ici présent va quitter notre studio, et qu'il va réapparaître dans quelques instants chez notre confrère à New-York. C'est exact ?

— Oui, c'est exact, murmuré-je, complètement abattu.



## EPILOGUE

Lorsque je me suis réfugié au château de Starý Blázon, celui-ci était occupé à soigner ses animaux de laboratoire.

— Ne remarquez-vous rien ? me demanda-t-il avec un large sourire.

Je remarquai effectivement qu'il n'y avait plus qu'un seul animal par cage, et non plus deux comme lors de ma visite précédente.

— Je les ai "déclonés", m'annonça-t-il gaiement. J'ai procédé à une fusion rétroactive de leurs atomes respectifs, sans en détruire aucun. Prodigeux, n'est-ce pas ?

— Prodigeux, oui, répondis-je d'un ton morne qui le fit se retourner vers moi.

— Vous semblez soucieux. Quelque chose n'a pas bien fonctionné pour vous ?

— Si, tout a fonctionné à merveille. Trop bien même ! Disons que le "déclonage", comme vous dites, s'est produit au pire moment.

— Ah bon ?

— En plein milieu d'un spectacle télévisé interplanétaire !

Il s'assit, en secouant la tête d'un air désolé. Au bout de quelques instants il me demanda :

— Vous voulez un nouveau clone pour monter un autre spectacle ? Maintenant que je sais cloner et décloner, il n'y a plus de danger.

— Inutile, soupirai-je, je suis grillé dans le mi-

lieu du spectacle. Je ne sais même plus où aller. Un clone ne me servirait plus à rien...

— Je suis vraiment désolé, m'affirma-t-il, la main sur l'épaule. Vous pouvez rester en ma modeste demeure autant que vous le voulez. Vous êtes mon invité illimité, je vous dois bien cela...

---

C'était gentil de sa part, mais la situation ne pouvait pas s'éterniser. Mes faibles économies allaient bientôt rendre l'âme. Il fallait trouver une solution.

C'est lui qui, le lendemain matin, me la livra sur un tapis :

— Vous savez, dit-il, avoir un clone n'est pas utile que dans le monde du spectacle.

— ah oui ?

— Figurez-vous, continua-t-il, que je connais quelqu'un qui a été accusé de malversation, mais qui a pu prouver qu'au moment des faits il était à cinq mille kilomètres de là. Il a eu beaucoup de chance, non ?...

Je le regardai un instant sans comprendre, et tout à coup de je partis d'un formidable éclat de rire.

— Allez, Droboslav, m'écriai-je, au travail !

